

Un entretien avec Lucien Suel autour de son livre *Rivière*.

Rivière est le cinquième et dernier livre d'une sorte de cycle romanesque¹ amorcé par Lucien Suel en 2008 avec *Mort d'un jardinier* dont *Poezibao* avait [rendu compte](#), après une lecture du livre par l'auteur dans une librairie parisienne.

J'avais noté que *Mort d'un jardinier*, sous l'appellation roman, cachait en réalité une construction complexe : « Ni tout à fait un rêve, ni tout à fait la réalité, un monde intermédiaire, où flotte la conscience tenue par le ciment des mots et des phrases. »

On peut suivre le parcours de Lucien Suel via [cet entretien](#) qu'avait réalisé en 2004 Sylvain Courtoux et que *Poezibao* a republié en 2011.

Poezibao et Lucien Suel s'entretiennent ici, en partant de *Rivière*.

Pour accéder à cet entretien, cliquer sur ce l

1

Poezibao : Scoubidou ! Peut-être trouverez-vous déplacée ou incongrue cette comparaison, à moins que vous ayez pratiqué l'art du scoubidou, mais dans ce livre, il y a un certain nombre de fils thématiques auxquels on pourrait donner une couleur pour finir par tresser un joli scoubidou. Dense, chatoyant, très attirant. Vous parlez souvent aussi de votre vision du temps comme d'une tapisserie. On est bien dans le même champ d'entremêlements de fils dont le but est de dessiner le motif in fine. Voici quelques-uns des fils : jardin, mort, années 60, musique rock, pop et punk.

Comment avez-vous mené et construit cette narration ? Travaillez-vous encore avec les techniques que vous aviez découvertes chez les auteurs de la *Beat Generation*, qui vous ont marqué dans votre jeunesse, le *cut-up* par exemple, le montage ? Ou bien votre technique d'écriture a-t-elle évolué au fil des projets et des livres.

Lucien Suel :

Scoubidou bidou aaaaah ! J'entrais au collège quand la mode en est apparue soudainement ; j'imagine qu'entre deux parties d'osselets, Jean-Baptiste Rivière, qui donne son nom à mon roman, aura lui aussi passé quelque temps à entrecroiser ces fils de plastique coloré. Pour ma part, c'est soixante ans plus tard que, sur la tapisserie du temps, je me suis mis à rassembler des souvenirs, à tirer des fils pour restituer le cours d'une vie, l'atmosphère d'une époque. Je voulais évoquer en un seul livre la densité d'une période qui s'étend pour moi entre 1965 et 1975, en gros, les années d'apprentissage marquées par des bouleversements nombreux dans les arts, la vie quotidienne, les rapports entre générations, tout cela en concomitance avec l'évolution physique et mentale de mon personnage. Mais l'aspect « historique » se double d'une inscription dans l'époque actuelle, avec l'histoire d'un amour et d'un deuil. Aux différents fils que vous évoquez, s'ajoute un tissage temporel de l'enfance, l'adolescence et l'âge adulte, à l'intérieur du couple formé par Claire et Jean-Baptiste Rivière jusqu'à la vieillesse solitaire et le deuil vécu par ce dernier. Ainsi, la narration est souvent bousculée entre passé et présent, d'où la division en nombreux « chapitres » ou plutôt « moments ». Il y a donc un travail de montage, mais aucun *cut-up*. Trois types d'écriture interviennent : une narration « classique », les monologues de la morte plutôt apparentés à une écriture expérimentale, et les dialogues sur twitter entre Jean-Baptiste et

¹ Bibliographie du cycle romanesque de Lucien Suel :

1 *Mort d'un jardinier*, La Table Ronde, 2008, réédition en Folio Gallimard, 2010

2 *La Patience de Mauricette*, La Table Ronde, 2009, réédition en Folio Gallimard, 2011

3 *Blanche étincelle*, La Table Ronde, 2011

4 *Angèle ou le Syndrome de la wassingue*, Cours toujours, 2017

5 *Rivière*, Cours toujours, 2022

le mystérieux DarkDada qui relèvent de mon souci d'évoquer les évolutions actuelles du langage avec l'apparition d'internet et des réseaux dits sociaux. Entre 2006, l'année où j'écrivais *Mort d'un jardinier* - que je ne considère pas tout à fait comme un roman, et qui jaillit à la façon d'une « prose bop spontanée » - et les années récentes qui ont mené à *Rivière*, mon écriture « romanesque » a peu évolué. Je suis toujours attentif à la précision du vocabulaire, à l'élimination impitoyable des mots inutiles, aux sonorités et au rythme. Quant au montage, il inclut souvent un système d'alternance entre une narration ordinaire et des passages plus « psychédéliques » comme dans *La Patience de Mauricette*, les extraits du cahier tenu par mon héroïne pendant son hospitalisation, ou les trois derniers chapitres d'*Angèle ou le syndrome de la wassingue* censés être écrits par la petite fille, et bien évidemment les apparitions de Claire dans ce dernier roman. Est-ce un hasard qu'il s'agisse ici de Mauricette, Angèle et Claire ?

2

Poezibao : Le thème de la mort était déjà essentiel dans *Mort d'un jardinier*. Ici c'est la mort de l'aimée qui domine le livre, avec ce qui ressemble à des poèmes, qui la représentent, dans son étrange présence-absence, plus ou moins fantomatique. Elle semble rôder autour du narrateur qui vit un profond isolement social et matériel car il ne parvient pas à se remettre de cette disparition. Même son cher jardin et le travail de la terre ne sont pas vraiment opérants ! Ce cycle romanesque serait-il au fond une exploration de la finitude des choses et des êtres, sur fond de renouvellement de la nature, indifférente à ce que nous, nous vivons ? Et peut-être une forme d'adieu ?

Lucien Suel :

Je suis d'accord sur le fait que la « nature » est indifférente à ce que nous vivons, mais elle est immensément présente dans la vie de l'humanité. Le personnage de Jean-Baptiste éprouve le besoin de se rapprocher d'elle, même si comme vous le dites, elle ne lui apporte pas de consolation. Cependant elle constitue un cadre pour ses évocations, un lieu où vivre, où travailler, où méditer. La beauté naturelle est jumelle de l'amour qu'il partage avec Claire, vivante ou absente.

Les monologues de Claire sont réservés au lecteur. C'est lui qui décide de les qualifier. Il peut l'imaginer : esprit ou fantôme bienveillant, ectoplasme à la façon des Spirités, âme immortelle ou encore présence errante dans une autre dimension comme dans certains récits de science-fiction... Mais Jean-Baptiste ne l'entend pas. Pour lui, elle est surtout présente dans le manque. Il ne la retrouve que dans ses rêves et ses souvenirs.

Je prends le parti de l'indicatif présent tout au long du roman, favorisant l'unification du temps, à défaut de sa négation ; ni avant ni après, comme cette tapisserie, j'y reviens, sur laquelle est brodée la totalité d'une vie humaine quand on la considère d'un point de vue « éternel. » De fait, le passé et le futur sont saisis dans le moment présent. Dans la douleur constante de la perte, Jean-Baptiste n'oublie rien et reste tendu vers un après qui se concrétise lentement. Son apparent retrait en fin d'ouvrage est sans doute le début d'une autre forme de présence au monde dans une vie simple à l'exemple de Claire, sa belle et douce épouse. C'est en poussant une brouette, un des plus anciens moyens de transport, qu'il rejoint une communauté humaine dans une action autonome, caractérisée par la bonté et la modestie. Il n'est pas dans l'idée de finitude. À la fois, il demeure et se remet en route.

Comme la vie, et comme la narration, qu'elle soit continue ou l'objet d'un montage, c'est le temps qui finit par passer.

Ainsi de ce temps de lecture du livre dans la langue des hommes, au cœur de l'univers.

3

Poezibao : Dans [l'entretien](#) avec Sylvain Courtoux (2004), vous placiez votre travail sous la houlette de quatre mots : mémoire, résistance, vision et humour. Est-il faux de dire que ce sont

toujours ces quatre dominantes qui régissent votre vie et votre travail, notamment en ce livre *Rivière*, dont vous creusez largement la veine métaphorique ; ainsi que diverses occurrences d'un nom propre, celui de Rivière, notamment : assassin, coureur cycliste, écrivain... ?

Lucien Suel :

En effet, rien n'a changé dans cette tétralogie où je continue à m'inscrire dans le temps et dans le monde.

D'abord, la mémoire : une accumulation d'images fixes ou animées, de sonorités, de sensations, de rêves et de souvenirs ; tous ces disparus, tous ces livres lus, les conversations et les silences, les joies et les colères, des multitudes de lettres, mots et phrases empilées, conservées dans mes archives cérébrales. À chaque instant, la conscience de mon histoire.

La résistance, comme l'émerveillement, se conjugue au présent. J'essaie de faire face à l'uniformisation technicienne, à une modernité autoritaire, à la consommation compulsive, aux monopoles qui mettent en péril l'humanité libre et son berceau naturel, la Terre.

La vision est inscrite dans les grands poèmes des siècles passés et des siècles à venir, dans les utopies amoureuses, et aussi dans la germination des semis, dans l'innocence enfantine, dans le déplacement des nuages reflétés par les flaques d'eau et les mares de café...

Et pour accommoder le tout, une dose d'humour qui, dans mon cas, peut aller jusqu'à l'autodérision.

4

Poezibao : Vous dites que vous vous appuyez toujours sur ce qui a déjà été écrit pour écrire. Quelles seraient les sources secrètes ici, des écrits ésotériques ou spirites par exemple, pour la rédaction des étranges poèmes, voix de la femme aimée, disparue ?

Lucien Suel :

Chère Florence, il n'y a pas de source secrète à ma rivière de mots, ni ésotérique ni spirite. Les monologues de Claire ont été écrits rapidement, par séries de deux ou trois, en ne dépassant pas un certain nombre de mots, au rythme des images se formant dans ma tête, des références à des films, des tableaux, des poèmes, de la musique et des chansons, et aussi d'autres romans. Il ne s'agissait pas d'écriture automatique, mais d'une mise en roue libre du cerveau, comme si je me glissais dans les pensées de mon héroïne et absorbais ses sensations, ses émotions. Les écrivant, j'aimais le personnage de Claire et j'aimais l'entendre à travers les mots qui apparaissaient sur l'écran de mon ordinateur. Dans le résultat final, je ne parvenais pas toujours à identifier ce qui venait de mon imagination ou des traces laissées par certaines lectures, notamment *Le Dieu venu du Centaure*, et la *Trilogie divine* de Philip K. Dick ainsi que les cinq volumes constituant *Le Monde du fleuve* de Philip José Farmer. J'ai aussi dissimulé un très court extrait du *Cantique des cantiques* dans un de ces monologues...

On trouvera beaucoup d'autres livres entre les pages du roman, des citations en exergue - Jean Rivière et Cormac McCarthy- aux références précisées ou non dans le corps du texte, des lectures de jeunesse, des romans noirs, des auteurs et des poètes qui m'ont marqué, ainsi Lanza des Vasto, Josef Winkler, Henri Michaux et bien d'autres. Je me suis amusé à nommer un personnage Julien Poirier.

Comme vous l'avez dit avec les scoubidous, on rencontre aussi dans *Rivière* beaucoup de musiciens, des cinéastes, des peintres, et même un saint.

5

Poezibao : Quid de l'insertion du cycle des six romans dans une œuvre dominée par la poésie, et notamment la poésie avec contraintes ? La pratique de la poésie imprègne ce qui se présente ici comme une narration et qui est plutôt une re-crédation très construite, par la force de cette langue qui avance, de ce qui en vérité ne dure qu'un instant très bref. Ce raccourci d'une vie,

ce point concentré serait ici dévidé, déployé, pratiquement d'un seul geste, un geste de jardinier, un geste d'écrivain, un geste d'homme.

Lucien Suel :

Avant de répondre à votre question, je précise que j'ai bien écrit six romans mais que le cycle dont vous parlez n'en concerne que cinq. Le roman expérimental intitulé *Le Lapin mystique* a été écrit entre 1988 et 1993, bien avant les autres ; ce long « poème-feuilleton » entièrement composé en vers arithmogrammatiques, une contrainte numérique « dure », commence par deux épisodes difficilement compréhensibles, issus d'un *cut-up* improbable entre les pages d'un roman de Mickey Spillane et des lettres de la carmélite Xavérine de Maistre à son père. La narration s'éclaire peu à peu jusqu'au dernier épisode, incitant le lecteur à reprendre au début cet espèce de roman circulaire et psychédélique que je publiai en 1996 à l'enseigne de la Station Underground d'Emerveillement Littéraire. L'édition professionnelle et définitive fut réalisée par La Contre allée en 2013.

Pour ce qui est de la distinction entre poésie et prose, je la rencontrai d'abord à l'école primaire sous les matières « récitation » et « rédaction. » D'ailleurs, avant les romans, il m'arrivait de temps à autre d'écrire une nouvelle², sans doute par nostalgie de cet exercice que j'aimais beaucoup, la rédaction !

Ceci dit, entendons-nous bien ! Je suis avant tout poète. Je le suis depuis mes premiers balbutiements quand j'avais une douzaine d'années et que je m'essayais à écrire des alexandrins par imitation. Petit à petit, j'ai franchi des étapes, absorbé une quantité de lectures en tous genres, expérimenté, suivi des conseils, découvert les poètes vivants, écrit pour moi, jusqu'à passer de l'écriture à la publication, et dans la foulée, de la page silencieuse à la page proférée en public, j'ai aussi appris la reliure pour fabriquer et publier des revues et des livres de poésie ; je suis devenu éditeur, collagiste et *mail artist*, traducteur de poèmes de l'anglais en français ; j'ai dessiné les aventures de la limace à tête de chat, inventé des formes et des contraintes d'écriture, performé, déclamé avec un groupe de rock, tenu mon journal de jardinier, utilisé twitter pour montrer des formes brèves. Dans tout ce parcours, à un moment précis, j'ai obtenu un succès avec ce texte intitulé *Mort d'un jardinier*.

En septembre 2006, pour la première fois, j'étais en résidence d'écrivain à la Villa Yourcenar où, à partir de mes notes accumulées, j'ai travaillé au projet des *Versets de la bière*³, en créant un journal personnel des années 1986-2006. Le journal est écrit en prose arithmonyme, des blocs de cent-sept mots assemblés ainsi : un paragraphe de 7 mots, puis un de 12 mots, puis 17 mots, puis 23 mots et un de 48 mots pour terminer. Entre chaque bloc du journal, j'intercale un ensemble d'aphorismes en relation avec ce qui vient d'être écrit et occupant à peu près la même surface, une centaine de mots à chaque fois. Ce travail terminé, suite à la défection d'un autre lauréat, on me propose un mois supplémentaire de résidence. L'écriture du journal avait ranimé en moi une idée ancienne, « écrire sa mort ». Dans les années 80, avec d'autres poètes, j'avais été sollicité par Christophe Petchanatz pour répondre à la question « Comment préférez-vous mourir ? » J'avais dit que j'aimerais autant ne pas mourir, mais que si c'était inévitable, je me voyais mourir de ravissement au milieu du jardin. Ajoutant à cela l'idée répandue qu'au moment de la mort, on voit défiler toute sa vie en accéléré, j'avais la trame de ce qui allait devenir *Mort d'un jardinier*. Techniquement, j'ai écrit de la façon suivante. En regard de mon travail du mois précédent, les vingt-et-une années du journal ont correspondu aux 21 jours qu'a duré l'écriture. Je m'obligeais à écrire la même quantité de texte, soit le même nombre de caractères dans l'année correspondante. Ainsi, le début de *Mort d'un jardinier* a le même nombre de signes utilisés pour l'année 1986 -aphorismes compris- et la fin du récit, le nombre de signes du journal de 2006. Au bout de 21 jours d'écriture, fin octobre 2006, j'avais terminé et me trouvais à la tête d'un ensemble comprenant le journal, les aphorismes et le récit de la mort du jardinier. Pendant une

² Nouvelles rassemblées dans le recueil *Flacons, flasques et fioles...*, éditions Louise Bottu, 2013

³ *Les Versets de la bière*, éditions du Dernier Télégramme, 2010

courte période, j'ai pensé conserver l'ensemble tel quel, mais j'ai vite réalisé que le récit tenait seul et qu'il pouvait trouver davantage de lecteurs que mon journal de poète. Rentré chez moi, j'ai retravaillé le texte, uniquement du point de vue de la ponctuation et du découpage en chapitres, passant de 21 grands blocs à 23 chapitres. Comme on peut voir, le passage à la prose longue - prose poétique d'ailleurs- est le fruit des circonstances, un lieu et du temps pour écrire.

Je n'aurais d'ailleurs peut-être pas écrit le livre suivant, *La Patience de Mauricette*, un « vrai » roman écrit sans contrainte, si, encore une fois, les circonstances ne s'y étaient prêtées. C'est alors que j'étais en résidence à l'EPSM⁴ d'Armentières, en charge de produire une œuvre littéraire sur cet hôpital historique et sur la souffrance mentale, que j'ai reçu l'appel de La Table Ronde à qui, parmi d'autres éditeurs, j'avais envoyé le manuscrit de *Mort d'un jardinier* : « Monsieur, votre roman est magnifique. Nous allons le publier. » J'étais devenu romancier et j'avais une maison d'édition. J'ai décidé d'écrire ce deuxième roman. Pour le suivant, je voulais encore parler de Mauricette Beaussart, mon héroïne et j'ai composé *Blanche étincelle*, qui est son journal intime.

En 2016, alors que je me trouvais à Paris pour une lecture en compagnie de mon ami Ivar Ch'Vavar, à l'occasion de la réédition de *Cadavre Grand m'a raconté*⁵, une anthologie de la poésie des fous et des crétins dans le nord de la France, une dame s'avance vers moi, un dossier à la main, c'est Dominique Brisson, directrice des éditions Cours toujours. Elle a lu et aimé *Mort d'un jardinier* et *La Patience de Mauricette* et me propose d'écrire le premier volume de la collection « La Vie rêvée des choses ». J'accepte et *Angèle ou le syndrome de la wassingue* paraît en février 2017. Cinq ans plus tard, les éditions Cours toujours publient mon dernier roman, *Rivière*.

Je suis un poète précoce et obstiné et un romancier tardif et dilettante. Mes romans se sont glissés entre mes poèmes. Ils m'ont permis de creuser plus avant certains thèmes. De fait je les utilise et les considère comme une autre forme d'objet poétique. Je pourrais cesser d'être romancier mais je serai poète jusqu'au bout.

La forme n'est faite que d'amour et de beauté. Elle s'oppose à la mort.

6

Poezibao : Dans nos échanges préalables à cet entretien, vous m'avez parlé de retrait. Envisagez-vous sérieusement de quitter le milieu poétique et l'écriture, ou en tous cas les publications ? Et si oui, quelle serait la raison profonde de ce retrait qui est un thème très présent dans *Rivière*. Mais avec, il faut le noter, un retour à une forme de vie sociale à la fin du livre !

Lucien Suel :

N'oublions pas que *Rivière* est une fiction et que je ne m'identifie pas complètement au personnage de Jean-Baptiste. Depuis 1966, année de ma première publication, j'ai, jusqu'à aujourd'hui, composé plusieurs milliers de poèmes dont certains ont été rassemblés dans divers recueils. Quant aux six romans publiés, je pense sincèrement que *Rivière*, avec son côté « transmission » pour ne pas dire « testament », sera le dernier. Quant aux poèmes, j'ai le souvenir de Claude Pélieu me disant : « Je ne vais pas continuer à répéter les mêmes choses jusqu'à la fin de mes jours. Basta ! » C'est ainsi que j'envisage mon retrait de la vie publique. Mais, comme vous avez pu vous en rendre compte, une part importante de mon œuvre aussi bien poétique que romanesque a été créée suite à des commandes ou des incitations extérieures. Alors, si des amis, une maison d'édition, un mécène ou un organisme institué me proposent d'écrire poétiquement sur un thème qui m'intéresse, je pourrais sans doute trouver la force de soulever le couvercle de mon ordinateur... -hors résidence d'écriture, car je ne pourrais travailler longtemps loin de la maison, du jardin et du bois de La Tiremande, sans parler de la femme qui vit avec moi depuis plus de cinquante ans...

⁴ Établissement Public de Santé Mentale

⁵ Ivar Ch'Vavar et Camarades, *Cadavre Grand m'a raconté, une anthologie de la poésie des fous et des crétins dans le nord de la France*, coédition Lurlure et Le Corridor bleu, 2015

Poezibao : Après avoir vu le très passionnant film tourné chez vous par « poesie is not dead » et mis en ligne récemment ([Lucien Suel, permaculteur et rockeur du Langage poétique](#)), je constate que vous parlez très peu de votre production « romanesque ». J'aimerais savoir comment elle est venue s'insérer dans un parcours qui se montre à la fois extraordinairement ouvert et diversifié mais en même temps d'une grande cohérence poétique.

Lucien Suel :

Étant donné votre propre activité de propagatrice et d'amie fidèle de la poésie à travers *Poezibao*, je suis profondément touché par votre phrase de conclusion.

Si je ne parle pas de mes romans dans l'entretien que vous citez, c'est que le réalisateur du film souhaitait rester prioritairement dans le domaine poétique. Pour ce qui est de l'insertion de mes romans dans le cours de ma vie d'auteur, elle s'est faite naturellement. J'en ai donné le détail plus haut.

Poezibao : et pour finir une question inspirée par le titre de la vidéo citée précédemment : en quoi la culture de la terre et le rock ont pu influencer votre travail poétique et votre écriture, très concrètement ?

Lucien Suel :

C'est au début des années soixante pendant mon adolescence que le rock est arrivé en France. C'était exactement la musique de ma génération qui, à la nouveauté des accents, des rythmes et des timbres, ajoutait un mélange de liberté, de sensualité, de révolte et d'esthétique. Par la suite, avec des artistes comme Bob Dylan et Jimi Hendrix, le mouvement hippy et psychédélique, les héritiers de la *Beat Generation*, la poésie et le rock ont eu partie liée, et cela a continué avec les punks dont certains étaient proches de Dada... Mais c'est seulement à l'approche de la cinquantaine que j'ai commencé à lire, chanter, murmurer ou hurler mes poèmes sur scène avec le groupe Potchük. Une autre façon de publier oralement !

Quant à la terre, elle ne m'était pas étrangère, étant fils et petit-fils de jardiniers. Par ailleurs, au début des années soixante-dix, l'idée marginale d'un « retour à la terre » se répandait, soutenue par des personnalités comme le poète Gary Snyder, les dessinateurs Pierre Fournier et Gébé. Un mouvement des communautés naissait en France. J'en parle dans *Rivière*. Pour ma part, cet intérêt pour le jardinage, et sa nécessité même, se sont renforcés avec l'entrée dans la vie sociale et familiale. Depuis 1971, j'ai toujours cultivé un jardin et produit mes légumes. Les deux occupations, écriture et jardinage, étaient parallèles. On en voit la trace dans ma bibliographie, avec ma participation à la revue « Le Jardin ouvrier⁶ » créée par Ivar Ch'Vavar en 1995, la publication de mon long poème *La Justification de l'abbé Lemire*⁷, célébrant le créateur des jardins ouvriers, puis *Visions d'un jardin ordinaire*⁸ et *Mort d'un jardinier*, sans oublier, dans *Ni bruit ni fureur*⁹, l'ensemble de mes poèmes consacrés aux jardins. L'analogie entre le jardinage et l'écriture poétique est présente dans tous ces ouvrages ; on y voit le poète tracer avec ses outils des lignes d'écriture sur le sol, pour y déposer à la main, de la gauche vers la droite, des graines qui germeront... Main à plume et main à charrue. Vu du ciel, le rectangle du jardin ressemble à la page d'un livre.

⁶ Ivar Ch'Vavar & camarades, *Le Jardin ouvrier* 1995-2003, Flammarion, 2008

⁷ *La Justification de l'abbé Lemire*, éditions Mihály, 1998. Réédition, Faï fioc, 2020

⁸ *Visions d'un jardin ordinaire*, Marais du Livre, 2000, ouvrage épuisé

⁹ *Ni bruit ni fureur*, La Table Ronde, 2014

Une dernière chose. Dans le recueil *Je suis debout*¹⁰, figure un poème-manifeste de plusieurs pages intitulé « Devenir le poème ». Ces derniers temps, j'ai l'impression que cela est en train d'arriver.

Lucien Suel,
La Tiremande, octobre 2022.

¹⁰ *Je suis debout*, La Table Ronde, 2017